

XYZ. La revue de la nouvelle

Probablement

Jean-Sébastien Trudel



Number 74, Summer 2003

Mémoire(s)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3646ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Trudel, J.-S. (2003). Probablement. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (74), 30–34.

Probablement

Jean-Sébastien Trudel

D'abord il aurait fallu se donner des règles. Pour tricher et comprendre la justice. Notre conscience aurait peut-être été épargnée. Pas Xavier. Tu préférerais que l'on ne se mette aucune entrave. Jamais tu n'as admis ce que nous répétait Linda, rappelle-toi la beauté de son insistance : les lois qui donnent des libertés.

Je m'étais désintéressé avant toi de l'eau mise sur la chaise de la prof d'anglais, qui ne remarquait rien, ni nos gestes déplacés ni l'humidité qui ombrageait ses vêtements, ce qui laissait croire à tout le monde qu'elle souffrait d'incontinence, la pauvre, ou des barbituriques dissous en grande quantité dans la cafetière du local des professeurs, si bien que ce matin-là, ils s'étaient tous endormis après vingt minutes de classe. Sauf Linda, la déesse qui nous enseignait la morale : elle ne buvait qu'une solution étrange, que tous soupçonnaient d'être à base de gazon. Le mois d'avant, j'y avais glissé de l'ecstasy. Elle s'en était rendu compte et avait tout bu d'une traite. Quelques minutes plus tard, alors qu'elle perdait espoir de nous faire retenir cette abstraction que sont les droits de l'homme, elle m'a fixé droit dans les yeux et s'est déshabillée tranquillement en laissant sa voix continuer à nous bercer d'illusions. Nous avons compris ce jour-là que le seul vrai droit de l'homme, et de la femme, était de savoir que la nudité cache encore quelque chose. Même les filles étaient restées bouche bée. Personne n'en a reparlé. Ses pupilles sans fond reviennent encore hanter mes plus beaux cauchemars. Mais enregistrer l'orgasme du concierge qui se masturbait aux toilettes en criant au prodige et le diffuser le lendemain à la radio étudiante sur l'heure du midi en annonçant cela comme l'événement de l'année, ou introduire dans l'école un couple de rats, qui s'étaient reproduits plus vite que nos propres prévisions, et mettre des toutous dans les cages que le concierge, cet écologiste convaincu, plaçait un peu partout, les préférant à la bonne vieille mort-aux-rats, ou encore

parvenir à toucher les seins de dix filles en une journée en prétendant avoir perdu l'équilibre, parfois c'était vrai tellement elles étaient belles, cela nous avait tranquillement lassés, parce qu'à chaque fois nous nous en tirions sans être vraiment punis. Bien sûr, on nous avait retiré le droit de faire de la radio, bien sûr quelques filles nous avaient giflés, et d'autres étaient allées se plaindre au directeur, mais comme on savait aussi se faire oublier, rien ne pouvait nous déranger vraiment.

Il nous fallait trouver quelque chose contre la platitude, pour ne pas mourir tout de suite d'être mortels, pour résister à la tentation de plonger à jamais dans des rêves à la morale douce ou dans les plis de nos vêtements. Lequel d'entre nous a le premier eu cette idée ? Je ne sais pas. Tout s'est fait naturellement, bien entendu, pour concourir à la pire des horreurs. J'exagère à peine.

Tu ne m'as jamais dit comment tu avais réussi à faire croire à la moitié des élèves que la prof d'anglais allait chaque matin, durant la pause de quinze minutes, se mettre un suppositoire pour pouvoir, l'heure du dîner venue, chier une longue heure de bonheur. Ça n'a pas tenu longtemps. De toute manière, ça n'avait pas d'avenir comme rumeur, c'était trop proche de la vérité. Moi, j'ai débuté avec les seins de Marie dont j'avais déjà tâté la matérialité. Comme ils avaient eu le mérite de pousser démesurément en un seul été, je suis certain que plusieurs parmi les plus honnêtes d'entre nous pensent encore qu'ils sont l'invention d'un chirurgien lubrique. Les gens croient trop à la réalité. Ils ne sentent pas quand un miracle se présente vraiment.

J'ai oublié la plupart des absurdités que nous avons réussi à faire avaler à la majorité de nos semblables, et même aux professeurs les plus ordinaires, ceux dont je n'arrive pas, encore aujourd'hui, à m'imaginer l'existence. Nous avons vite épuisé les possibilités du jus vert de Linda, qui nous avait d'ailleurs avoué que c'était un mélange d'herbes fraîches broyées avec un peu d'eau. Elle ne croyait absolument pas à cette solution miracle. Elle la buvait parce qu'elle trouvait cela infect, pour arriver à nous trouver, nous, ses abrutis préférés, absolument sublimes et pour continuer à se tuer tranquillement pour des utopies qui

rendent aveugle. Nous nous reprochions mutuellement de ne pas être originaux. Il fallait pousser le jeu plus loin. Peu à peu, nous avons centré nos efforts sur la même personne, ce Xavier à qui nous n'avions, malheureusement pour lui, rien à reprocher. Sans doute est-ce parce qu'il était en dehors de tout, au-dessus des choses et des êtres communs dont nous étions, que nous nous sommes tant acharnés sur son cas.

J'ai d'abord essayé d'en convaincre plusieurs qu'il se maquillait en cachette, soulignant ses cils d'un peu de noir, rendant sa peau un peu plus blanche et ses lèvres un peu plus crues, pour mieux établir le contraste entre sa peau chaste et ses éternels vêtements noirs. Ça n'a pas pris. Tu as tenté de faire mieux que moi en insinuant qu'il avait pris de la coke avant le dernier examen de maths. Je ne comprends toujours pas pourquoi cela a pu fonctionner, mais tous sont tombés dans le panneau. Les profs le surveillaient davantage, épiaient son comportement. Certains étaient persuadés qu'il avait réussi, grâce à ce stratagème, à obtenir une note parfaite, d'autres qu'il avait tout bonnement coulé, s'étant emporté dans des démonstrations superflues et ambitieuses dès le premier problème. En fait, personne ne savait quelle note il avait eue.

Il fallait que je sois à la hauteur. Je n'avais pas d'idées, alors j'ai inventé n'importe quoi, vraiment n'importe quoi, sachant par expérience que tout était dans la manière d'écouter, d'observer et de faire parler les gens, pour qu'ils puissent croire que ce qu'ils disent vient d'eux, alors que ça ne vient de nulle part. Par ailleurs, j'avais découvert qu'en essayant de travailler contre tes rumeurs, je les amplifiais. Comme si les gens étaient portés à croire les choses d'autant plus qu'on leur affirmait jusqu'à la nausée qu'elles étaient fausses. J'ai donc utilisé cette technique à mes propres fins, laissant d'abord les gens penser d'eux-mêmes, puis démentant et prétextant que c'était absurde, complètement faux, que Xavier ne pouvait pas, sans développer trop, parce que j'avais aussi réalisé que plus une rumeur est vague, plus elle a de chances de ne jamais s'éteindre. Tes propres efforts pour lancer d'autres rumeurs aussi abracadabrantes les unes que les autres n'ont

qu'amplifié le phénomène. Des bruits indistincts et affreux cou-raient sur Xavier, qui a fini par comprendre que quelque chose d'anormal se tramait dans la réalité. Les gens ne le regardaient plus de la même manière, certains allant même jusqu'à lui poser directement des questions auxquelles, va savoir pourquoi, il n'a jamais su répondre. Linda a commis l'erreur d'aller le voir, de lui parler, d'essayer de comprendre ce qui chaque jour le faisait se recroqueviller sur sa chaise, lui si droit d'habitude. Il a eu un petit répit quand le concierge a attrapé son premier rat, nous l'annonçant à l'aide des cris de joie profonde que nous connaissions tous.

Nous n'avions plus le contrôle sur ce qui se disait sur Xavier. J'exagère peut-être le pouvoir que nous avons eu, ce qui s'est passé est sans doute un de ces mirages sur lesquels je bute sans cesse. Je ne peux pour autant effacer le visage de ce Xavier de mon esprit depuis qu'un matin j'ai croisé son regard dans le corridor et que la douleur m'a paru plus vraie qu'une illusion.

Comme tout le monde, nous nous sommes perdus de vue en allant réaliser chacun de son côté une partie incongrue du possible. Je n'ai plus jamais revu Xavier. Ni toi d'ailleurs. J'ai lu dans le journal que notre prof de mathématiques était mort quelques semaines après avoir pris sa retraite. Je n'ai pas osé retourner voir Linda parce que je sais que le bonheur n'existe pas et que depuis toujours le temps n'épargne personne, surtout pas les cauchemars. J'ai entendu dire que tu étais devenu un éminent économiste. Ça ne me surprendrait pas. L'ennui, c'est que j'ai aussi cru comprendre par certains, croisés par hasard, que tu étais au chômage ou que tu représentais une compagnie pyramidale américaine vendant du jus de carottes biologiques, ce qui revient au même. J'ai parfois l'impression de reconnaître la voix triste de Xavier à la radio, la nuit, sur des fréquences que je reçois mal. J'ai affirmé à plusieurs, revus le temps de quelques mots, qu'il était devenu chanteur, qu'il avait inventé sa propre musique, étrange et belle. J'y crois parce que je sais qu'il pourrait me faire pleurer juste en remuant les lèvres, comme il le fait quand je ne peux ni dormir ni oublier. Quant à moi, certains t'auront peut-être dit que je suis devenu professeur, ou militant, même si je ne vois

vraiment pas pour quelle cause je pourrais militer et encore moins ce que je pourrais enseigner. D'autres, mieux renseignés probablement, t'affirmeront que je suis resté un bon à rien, que je n'ai jamais rien su faire de mieux que de mentir en inventant des histoires qui ne tiennent pas debout ou que de réussir à rater ma vie.

Même si tes souvenirs sont là pour étayer cette version des faits, j'aimerais vraiment parvenir à te persuader que c'est faux. Complètement faux.